**GIOGIONE, l’Orage dit aussi la Tempête, 1508**



Figure 1 Giorgione, La Tempête, Huile sur toile83x73cm, Accademia, Venise

Le sujet de l’Orage est énigmatique.

C’est un tout petit tableau, 83 x 73 cm, mais un monument de l’histoire de l’art tant il a fait couler d’encre, depuis presque un demi-millénaire. On l’appelle La Tempête (ou L’Orage), mais le premier à l’avoir mentionné dans une note de 1530, Marcantonio Michiel, ne lui donne pas de titre, se contentant d’une simple description : « le paysage avec l’orage, la gitane et le soldat (…) de la main de Zorzi de Castelfranco ». Autrement nommé Giorgione.

« La force de la Tempête tient surtout à l’incomparable tonalité chaude et harmonieuse de la couleur qui construit à elle seule le volume et l’espace. L’alliance intime et mystérieuse de l’homme et de la nature fait de ce tableau une des œuvres les plus suggestives de la peinture de tous les temps et la clef de la peinture moderne.

Si son véritable sujet continue d’échapper à toute interprétation définitive, la composition elle-même intègre le paysage comme l’élément principal et déterminant de la signification de ce tableau très attachant. Le déplacement latéral des personnages ouvre la totalité du champ pictural à la nature, baignant dans une atmosphère fluide dominée par de sombres et lourds nuages zébrés d’éclairs. A l’instar de l’antique Apelle, Giorgione parvient ici à peindre l’irreprésentable. La nature inventée par Giorgione est dynamique, en mouvement perpétuel, dans un univers qui connaît comme principe fondateur cette nature en constante recréation d’elle -même.

Les feuillages immobiles, la lumière plombée et l’éclair suggèrent l’imminence de l’orage. »

« Deux colonnes tronquées, placées sur un haut piédestal, qui dans le jeu de la lumière rasante , acquièrent tant de relief qu’elles deviennent l’expression d’un monde détruit et à peine désenseveli dans une civilisation devenue étrangère. Outre celles- là, il faudrait considérer l’eau et le pont , les maisons réelles et fantastiques, le ciel dense, le héron égaré sur le toit, l’éclair, et l’ombre opaque de l’arbre à droite, contre lequel s’appuie la femme nue. Le vérisme de l’image féminine ressort en antithèse avec l’expression rêveuse de l’homme, dont la silhouette se profile devant le buisson. Les teintes de rouge, de blanc, de brun, reviennent contre le vert des eaux, contre l’azur du ciel en bourrasque. Aucune description n’est possible de cette peinture dans laquelle est exalté d’une manière si neuve et si intense l’élément chromatique. Les blancs denses chargés de lumière, que personne d’autre ne saura exprimer avec tant de puissance font songer à Giovanni Bellini.Mais dans ce paysage dans lequel est marqué un temps d’arrêt, la vibration contenue qui existe dans chaque élément indique l’état d’une tension profonde. La racine terreuse, vivante, grimpant sur la roche, plus encore que le jeu décoratif des feuilles imprimées sur la chair de la femme, soulignent l’attention naturaliste de Giorgione. A côté de l’architecture composée, dans le décor à gauche, d’un classicisme d’un style renaissance légèrement artificieux, cette partie riche de saveur artistique met de nouveau l’accent sur l’interprétation d’après nature dans une transfiguration qui est toutefois romantique. C’est dans cette œuvre, pour la première fois, que se manifeste l’exacte et complète expression de son art ; sa vision panique du monde et de la vie dans laquelle la nature n’est plus la première ou la seconde , mais partie intégrante de celle -là. C’est symptomatique qu’en ayant dessiné une baigneuse dans la figure qui fut ensuite recouverte, il l’ait ensuite transformée, dans le tableau accompli, dans la mère qui s’identifie avec la fécondité de la terre. »[[1]](#footnote-1)

Pour Gombrich,

« Le sujet de l’orage ne nous est pas tout à fait clair ; peut-être est-ce une scène tirée d‘un écrivain antique ou d’un auteur antiquisant de la Renaissance. Les artistes Vénitiens de ce temps avaient appris à sentir le charme des poètes grecs. Ils aimaient à représenter des idylles ou des scènes pastorales et à figurer Vénus et ses nymphes. On peut imaginer par exemple qu’il s’agit d’une mère de quelque héros légendaire chassée de la cité avec son enfant et découverte dans son abandon par un jeune berger. Au reste ce n’est pas à son sujet que ce tableau doit sa rare beauté. La composition n’est pas particulièrement savante et les figures ne sont pas d’un dessin exceptionnel. ; manifestement seule la lumière et l’atmosphère qui baignent la scène lui confèrent son unité. La lumière de l’orage donne un caractère surnaturel au paysage qui pour la première fois dans une peinture, est tout autre chose qu’un simple arrière - plan. C’est en somme le véritable sujet du tableau. Lorsque notre regard va des figures au paysage qui occupe la plus grande partie du petit panneau, pour revenir encore aux personnages, nous sentons bien qu’à l’opposé de ses prédécesseurs, Giorgione n’a pas dessiné séparément êtres et objets pour les disposer ensuite dans l’espace, mais qu’il a véritablement envisagé la nature, terre, arbres, lumière, atmosphère, et l’être humain avec les édifices créés par lui comme un tout invisible. C’était là une nouveauté aussi importante que l’invention de la perspective faite par la génération précédente. La peinture allait cesser d’être la simple adjonction de la couleur au dessin, pour devenir un art nouveau à la recherche de ses propres lois. »[[2]](#footnote-2) Gombrich p 329-331

Pour Chastel :

« L’Orage, un « paesetto » pour Marcantonio Michiel. Sur un thème narratif qui reste énigmatique, le peintre déploie le paysage, le désordre naturel des buissons et des ruines, la brusque décoloration des choses sous l’éclair. Ainsi le peintre a pris pour objet ce qu’il y a de plus transitoire ; au lieu de projeter les choses sur un plan accompli, il les plonge dans la nature soumise à l’atmosphère et dans la durée, dans la fugacité de l’instant.» [[3]](#footnote-3)

1. ROSAND David in l’art de Venise .p 394 [↑](#footnote-ref-1)
2. GOMBRICH E.H., Histoire de l’Art, Phaidon, 1950 première édition anglaise, 1963 1° édition française, ici 2001, 1 vol in 4 de 688 p voir P 329-331 [↑](#footnote-ref-2)
3. « Chastel : les arts de l’Italie. » [↑](#footnote-ref-3)